



On revient d'Europe et on prend la mesure de la taille et de la vigueur de ce nouveau peuple étrange. Ce ne sont pas des Anglo-Saxons ; leurs dieux ne sont pas les dieux qu'on a appris à révéler. Et on se demande ce qu'ils ont à voir avec les mesures lyriques et la nature de la « quantité ». [...] Ce nouveau citoyen satisfait son désir avant qu'il ne se manifeste. L'électricité a rendu pour lui les visions superflues. À Coney Island, il y a un faux monde des fées, et, aussi sordide que cela puisse être quand on est à l'intérieur, il se détache merveilleusement dans la nuit quand on s'en approche ou que l'on s'en éloigne. Et il est plongé dans la ville, Manhattan ! Ses immeubles ne sont-ils pas égyptiens dans leur mépris de l'unité ? Eh bien, c'est ça l'esprit de l'architecture du centre ville, aussi sûrement que c'était l'esprit des pyramides. Le monarque égyptien méprisait l'esclave pris individuellement autant que l'Américain méprise un simple billet d'un dollar.

[...] La réelle réussite architecturale se trouve dans des ouvrages tels que la Pennsylvania Station, à New York, ou dans le gratte-ciel de la Metropolitan Life. Mais le ploutocrate qui veut magnifier son nom n'a pas eu d'autre moyen que de refaire ce que quelqu'un d'autre avait déjà fait, mais de le faire en plus grand. D'où les grandes demeures. D'où le système féodal, sauf que, si nous avons eu notre Savari de Mauléon, personne n'en a répandu la rumeur à l'étranger. Il y a une histoire d'un homme qui était amusé par la personnalité d'un certain Bill Donohue, un lutteur, et, guidé par notre amour américain pour les incongruités, il a laissé ledit William Donohue seul dans un salon avec certaines femmes de la haute société. Et les femmes n'avaient rien à dire. Et Donohue n'avait rien à dire. Et les choses en sont restées là pendant un certain temps. Et Donohue, avec ses grands gants de peau, s'est assis sur le bord d'une petite chaise et est devenu de plus en plus rouge. Et finalement, pour rompre la tension, il a éclaté : « Je parie que je peux soulever le piano ! » Mais personne ne l'a pris au mot. Et au bout d'un moment, le plaisantin est revenu.

L'Américain « gagnant » s'est trouvé plus d'une fois dans une situation comme celle-là. Il regarde les peuples civilisés du reste du monde et il parie qu'il peut soulever le piano. Et les peuples civilisés ont l'air de considérer son offre comme déplacée, eux-mêmes submergés dans leurs formes de stupidité particulières encore plus décadentes. Cependant, après notre période de magnifiques châteaux, vient enfin le commencement de notre architecture. Et c'est la Renaissance. C'est comme si l'on touchait la tour métropolitaine ; la forme du campanile est obsolète depuis plusieurs siècles. Lorsque les villes ont cessé d'avoir besoin de tours de surveillance, le clocher a disparu en tant que mode architecturale vivante. Les progrès de la construction métallique ont rendu possible l'érection, dans les proportions du campanile, de quelque chose d'assez grand pour être utilisé comme immeuble de bureaux. Cette tour fait environ 215 mètres de hauteur et elle domine New York comme les vieilles tours dominaient les villes sur les collines de Toscane. Elle est blanche et magnifique, et elle est imparfaite, son

horloge se projette en effet de très vilaine manière. Mais aucun homme de sensibilité ne pourra passer à sa base sans un certain orgueil et une pensée postérieure. De surcroît, c'est l'église du docteur Parkhurst, une perle qui doit être vue de loin. Cette construction a, peut-être, peu à voir avec l'avenir, mais c'est une renaissance, une copie, aussi bonne que ce que Palladio a plagié de Vitruve. Elle a ce que les expériences les plus intéressantes n'ont toujours pas atteint, c'est-à-dire la correction.

Pour revenir au thème du campanile, il y a dans Gramercy Park, et dans la vue que l'on avait de mes fenêtres, un nouvel immeuble de conception ingénue. Son plan au sol correspond à la forme que l'on aurait si l'on prenait trois rangées de trois carrés chacune, sur un échiquier, et que l'on enlevait le carré du milieu de la rangée de face. Et comme ce renforcement demeure dans l'ombre, on a l'impression, en regardant l'enfilade de la 21st Street au-delà de la place, de voir deux tours jumelles. Et c'est là aussi une délicieuse utilisation du motif du campanile. Mais l'imbécile qui l'a construit a mis une citerne d'eau circulaire juste de façon à gâcher l'horizon. Et durant les trois décennies qui suivront, rien ne pourra empêcher cette sorte d'imbécillité. Il est nécessaire d'avoir un réservoir d'eau au-dessus du dernier étage. Construire une citerne en forme de tourelle, respectant les lignes du bâtiment, est, et demeurera, au-delà de leurs aspirations.

[...] Dans le retable de saint Zénon à Vérone, on trouve des colonnes avec à leur base la signature de l'artisan : *Me Mateus fecit*. C'est ce que nous n'avons et ne pouvons avoir lorsque les colonnes sont commandées par le vulgaire. Et c'est là un problème des « conditions industrielles ». Le travail parfait n'existe pas encore. Cependant, les États-Unis sont le seul endroit où l'architecture contemporaine peut être considérée comme vraiment intéressante. Cet art au moins est vivant. Et New York n'est-elle pas la plus belle ville du monde ? Elle n'en est pas loin. Il n'y a nulle part ailleurs des nuits urbaines comme celles de New York. J'ai regardé la ville depuis de hautes fenêtres. C'est à ce moment-là que les grands immeubles perdent de leur réalité et gagnent leurs pouvoirs magiques. Ils sont immatériels ; c'est-à-dire qu'on ne voit que les fenêtres illuminées. Des carrés et des carrés de flammes, disposés et découpés dans l'éther. Là réside notre poésie, car nous avons fait descendre les étoiles pour les plier à nos quatre volontés.

C'est comme pour le port, et la ville vue du port ; la dernière fois que j'y suis allé, un gigantesque Irlandais est venu à côté de moi et tentait vainement de s'exprimer en répétant avec un incroyable accent : « C'est plus fort que Londres ! C'est plus fort que Londres ! » J'ai vu Cadix dans l'eau. Les fins lotus blancs au-delà d'un bleu éblouissant. Je connais un peu les villes. L'Irlandais pensait seulement à la taille. Je pensais à la beauté ; et, à côté, Venise ressemblait à un décor de théâtre criard. New York est réel. Et comme pour Venise, lorsque M. Marinetti et ses amis auront réussi à détruire l'ancienne ville, nous reconstruirons Venise sur les marais de Jersey, et on l'utilisera comme salon de thé.

Extrait de : Ezra Pound, *Patria Mia*, Londres, Peter Owen Limited, 1962.

Ezra Pound (Hailey, 1885 – Venise, 1972), poète d'avant-garde, critique et traducteur, a exercé une énorme influence sur le développement de la poésie et de la critique anglaises et nord-américaines du début du XX^e siècle. Il a étudié les langues romanes dans les universités de Pennsylvanie et de New York. Son départ pour l'Europe (1908) a été décisif ; il s'est tout d'abord installé à Londres, où il est entré en contact avec la poésie *imagiste* et a édité des œuvres de T. S. Eliott, de Yeats et de Joyce ; puis à Paris (1920-1924), où il a participé au cercle littéraire américain ; et, par la suite, en Italie (1924-1945), où il a pris fait et cause pour le fascisme. En 1945, il est rentré dans son pays comme prisonnier de guerre ; il a été jugé, déclaré malade mental et interné dans un hôpital psychiatrique de Washington (1946-1958). Il a passé les dernières années de sa vie dans son exil italien. Les *Cantos* constituent sa principale œuvre poétique. L'extrait que nous publions fait partie de son essai *Patria Mia*, œuvre qui explore le New York du début du XX^e siècle.

P A T R I A M I A

Quan es torna d'Europa es perceben les dimensions i el vigor d'aquesta gent estranya i nova. No són anglosaxons; els seus déus no són aquells que hem après a reverenciar. I hom es pregunta quina és la seva relació amb les mesures líriques i la natura de la «quantitat». [...] Aquest nou metropolità sadolla el seu desig abans que sorgeixi. L'electricitat ha fet que les visions li siguin supèrflues. A Coney Island hi ha una falsa terra de les fades i, per sòrdida que pugui semblar des de dins, anar-se'n o arribar veient-la encesa contra la nit és una experiència meravellosa. I la ciutat mateixa, al costat, Manhattan! No són els seus edificis egipcis en el menyspreu per la unitat? Ja que aquest és l'esperit de l'arquitectura del centre de la ciutat, com segurament fou l'esperit de les piràmides. El monarca egipci menyspreava l'esclau individual tan efectivament com el nord-americà menysprea el dòlar individual.

[...] Veritables troballes arquitectòniques són, per exemple, l'Estació del Ferrocarril de Pennsilvània, a Nova York, i el gratacels de la «Metropolitan Life». Però al plutòcrata que vol magnificar el seu nom no li resta més recurs que fer allò que un altre ha fet però més gran. D'aquí el nostre sistema feudal; amb la sola excepció que si hem tingut el nostre Savari de Malleon, ningú no ha escampat el rumor per l'estranger. Hi ha una història sobre un home al qual divertia la personalitat d'un tal Bill Donohue, un púgil, i que, guiat per l'amor que tenim els nord-americans per les incongruències va deixar l'esmentat William Donohue sol en una sala, acompanyat de certes dames de l'alta societat. I les dames no tenien res a dir. I Donohue no tenia res a dir. I durant una estona les coses van quedar així. I Donohue, que lluia un enorme parell de guants de cabritilla, estava assegut a la punta d'una cadireta, envermellint per moments. I finalment, per alleujar la tensió, va esclatar: «Em jugo alguna cosa que puc aixecar el piano!» Però ningú no va acceptar l'aposta. I al cap d'una estona el bromista se'n va anar.

Més d'un cop s'ha trobat el nord-americà «d'èxit» en una situació semblant. Contempla els pobles civilitzats i aposta que pot aixecar el piano. I als pobles civilitzats l'aposta els sembla irrellevant, pel fet d'estar submergits en les seves pròpies i més decadents formes d'estupidesa. Tanmateix, després de l'etapa de formosos castells arriba el naixement de la nostra arquitectura. I això és un Renaixement. Com assolir la torre metropolitana; la forma de «campanille» és obsoleta des de fa uns quants segles. Quan els pobles ja no necessiten torres de guaita, cessa la vigència arquitectònica del «campanille». Els avenços de la construcció metàl·lica han permès que les proporcions del campanille s'utilitzin per a erigir quelcom amb unes dimensions suficients per a servir com a edifici d'oficines. Aquesta torre fa uns 700 peus d'altura i domina Nova York de la mateixa manera que les torres més velles dominen els pobles acinglerats de la Toscana. És blanca i molt bella, i imperfecta, ja que el seu rellotge es projecta d'una manera molt lletja. Però cap home sensible no pot passar per la base sense cert orgull i algun pensament posterior. Al costat hi trobem l'església del doctor Parkhurst, una joia que s'ha de contemplar des de lluny. És possible que aquesta edificació no tingui gairebé res a veure amb el futur, però es tracta d'un re-naixement, d'una còpia, tan bona com qualsevol cosa que Palladio va plagiar de Vitruvi. Té allò que els experiments més interessants no han aconseguit encara: és a saber, correcció.

Tornant al tema del campanille, hi ha a Gramercy Park, a la vista de les que van ser les meves finestres, un edifici càndid i nou. La planta sembla formada per nou quadrats d'un escaquer, als quals s'ha extret el quadrat central de la fila davantera. I com que aquesta mossà està ombrejada sembla que es vegin, mirant a través de la plaça des del carrer 21, dues torres bessones. I aquest també és un ús deliciós del motiu del campanille. Però l'ase que el va construir ha col·locat una cisterna rodona just en el lloc on aquesta fa malbé l'horitzó. I durant les properes dues dècades res no podrà impedir aquesta mena d'imbecilitat. És convenient tenir la cisterna al damunt de l'últim pis. Construir una cisterna en forma de torre, conservant les línies de l'edifici, està, i romandrà, més enllà de les seves aspiracions.

[...] A San Zeno, a Verona, es poden trobar columnes signades a la base per l'artesà. Així: *Me Mateus fecit*. Això és una cosa que no tenim i que no podem tenir en un lloc en el qual les columnes són encarregades a l'engròs. I això és una qüestió de «condicions industrials». Encara no s'ha donat l'obra perfecta. Tanmateix, els Estats Units són l'únic lloc l'arquitectura contemporània del qual es pot considerar de gran interès. Almenys aquest art viu. I no és Nova York la ciutat més bella del món? No està lluny de ser-ho. No hi ha nits urbanes com les seves. He contemplat la ciutat des de l'altura de certes finestres. És aleshores que els grans edificis perden realitat i assumeixen els seus poders màgics. Són incorporis, és a dir, que no es veuen sinó les finestres enceses. Quadrats en flames rere quadrat en flames, encastats en l'èter. Aquí hi ha poesia, ja que hem fet davallar les estrelles.

Pel que fa al port, i a la ciutat des del port, l'última vegada que hi vaig anar, un irlandès immens es va aturar al costat meu i va intentar, en va, d'expressar-se repetint: «Supera Londres. Supera Londres.» Jo he vist Cadis des de l'aigua. Els lotus, blancs i prims, més enllà d'un blau sorprenent. Conec una mica les ciutats. L'irlandès solament pensava en la mida. Jo pensava en la bellesa, i al costat seu Venècia sembla una escenografia cridanera. Nova York és real. I pel que fa a Venècia, quan el senyor Marinetti i els seus amics hagin aconseguit destruir aquella vella ciutat, nosaltres reconstruirem Venècia sobre els aiguamolls de Jersey, i la utilitzarem com a saló de te.

Extret de: Ezra Pound, *Patria Mía*, Londres, Peter Owen Limited, 1962.

Ezra Pound (Hailey 1885 - Venècia 1972), poeta avantguardista, crític i traductor, va exercir una enorme influència en el desenvolupament de la poesia i la crítica anglesa i nord-americana del començament del segle xx. Va estudiar llengües romàniques a les universitats de Pennsilvània i Nova York. El seu trasllat a Europa (1908) va ser decisiu; es va instal·lar primer a Londres, on va entrar en contacte amb la poesia imaginista i va editar obres de T. S. Eliot, Yeats i Joyce, després a París (1920-1924), on va participar en el cercle literari americà, i posteriorment a Itàlia (1924-1945), on es va entusiasmar pel feixisme. El 1945, va tornar al seu país com a presoner de guerra; va ser jutjat, i declarat boig i ingressat en un manicomi de Washington (1946-1958). Els darrers anys de la seva vida els va passar a l'exili italià. Els *Cantos* són la seva principal obra poètica.